

EUGÈNE ET JULINA
CASTELLAS

EUGÈNE

Lettre à tous ceux que j'aime

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539870

Dépôt légal : septembre 2026

À lui, Eugène. Par-dessus tout.

À ma magnifique grand-mère, sa Béatrice.

*À ses arrières-petits-enfants, prochains gardiens de cette
mémoire.*

*À nous tous, ceux qu'il aimait, ceux qui l'aimaient, ceux qui
l'auraient aimé.*

*À tous les fascistes de la terre, je n'ai point de mots pour
exprimer mon dégoût.*

Au milieu du chemin de notre vie, ayant quitté le chemin
droit, je me trouvais dans une forêt obscure. Ah ! Qu'il
serait dur de dire combien cette forêt était sauvage,
épaisse et âpre, la pensée seule en renouvelle la peur, elle
était si amère, que guère plus ne l'est la mort ; mais pour
parler du bien que j'y trouvai, je dirai les autres choses qui
m'y apparurent.

Dante Alighieri

La Divine Comédie

Traduction par Félicité Robert de Lamennais.

Flammarion, 1910

Petite notice de lecture

À l'heure de la « post-vérité », où les mots ne veulent plus dire la même chose pour tous, il me paraît essentiel de continuer à écrire, parler, réfléchir sur les événements de la Deuxième Guerre mondiale. La Shoah, la déportation, le travail forcé furent des réalités qu'on ne peut pas nier encore moins oublier. Les régimes fascistes ne sont pas une alternative que l'on n'a pas essayée. Si, on le sait, ces extrêmes ont laissé des marques indélébiles dans le corps et l'âme de notre pays, de ceux qui l'ont vécu. Pour les générations suivantes, c'est une mise en garde, un rappel que la liberté, la démocratie, l'état de droit ne sont pas un dû. C'est un bien précieux pour lequel nous devons nous battre, ensemble. Loin de toute haine, peur et opportunisme calculateur. Les valeurs de la charte des Droits de l'homme se doivent de vivre encore, à travers nous. Paix, fraternité, courage et dignité pour tous et toutes. Ce texte est pensé autour des écrits d'Eugène, mon grand-père. Un homme qui s'est battu pour ces valeurs.

Il publia à compte d'auteur deux livres, l'un retraçant son histoire pendant la guerre, « *Lettre à tous ceux que j'aime* », l'autre réunissant des textes personnels.

J'ai choisi de retranscrire ici ses mots, pour faire revivre la voix d'un homme exceptionnel, une voix qui soutient la mienne au fil des pages. Tout le texte en italique est la retranscription complète de « *Lettre à tous ceux que j'aime* », son récit-témoignage qu'il fit à la fin de sa vie. J'y ajoute des témoignages, eux aussi en italiques, vous trouverez les sources diverses en notes de bas de page. Mon propre texte s'émaille par ailleurs de citations venant de ma mémoire, de

ses lettres ou d'entretiens dans le but de croiser nos regards,
de le faire revivre.

Bonne lecture

Chapitre 1

Mon grand-père

« *Julina,*

Oublie ça dans un grenier, le siècle prochain, ça intéressera peut-être ceux qui le liront. »

Papé

Ces quelques mots comme dédicace d'un livre, « *Lettre à tous ceux que j'aime* », celui de mon grand-père, matricule 35036, déporté, survivant. Quelques mots en écho à sa crainte de se heurter à l'incompréhension et l'incrédulité. Mots qui m'avaient vexée en les lisant : comment pouvait-il penser que son histoire ne m'intéresserait pas ?

Je me suis efforcé de ne traduire pour eux que l'atmosphère détestable, il est vrai, essayant de ne pas tomber dans le tragique et le personnel, craignant peut-être de perdre toute crédibilité¹.

Il nous résuma ainsi les grandes lignes, *un an, huit mois, et onze jours de mes années noires*. Il s'essaya malgré tout à dire l'indicible, les camps, la torture, la mort, et pourtant, j'entrevois entre les lignes, sa force, son amour de la vie.

Malgré tout.

C'était un géant, un survivant.

Profondément brisé par la guerre, il a su construire une vie. Il a su aimer et être aimé. Il a su vivre.

Malgré tout.

1 Source – Lettre à son ami, Jacques Lambon, dit « le Duc »

Je me demande si notre époque fait encore des hommes de cette trempe.

Pupille de la nation, né entre-deux-guerres, en 1924, il a peu connu son père, mort comme tant d'autres des suites de ses blessures de guerre. Livres d'histoire, romans et films relatent cette époque à leurs manières, celle de mon grand-père, pudique et concise, laisse le voile sur une enfance marseillaise au sein d'une fratrie de trois enfants, élevée par une mère seule, écrasée par *le souvenir de l'hécatombe et animée d'un fort sentiment patriotique*.

Je l'imagine aisément, battre le pavé marseillais, conquérant, une cigarette au bec, riant bruyamment, fier et beau, la vie devant lui. Il était d'un tempérament entier, rebelle, aventureux, un peu bagarreur aussi. Je ne peux que l'imaginer bien sûr. Il ne parlait pas de sa jeunesse, il parlait peu de lui d'ailleurs, mais dans son regard de grand-père perçait une joie féroce pour la vie mêlée d'une poésie brute, simple.

Deviner le jeune homme derrière le patriarche, à un âge aussi jeune qui était le mien, était impossible. Je me demande souvent, maintenant à la moitié de ma vie, comment je le percevais aujourd'hui. On a tant de mal enfant à réaliser que nos aînés le furent aussi, des enfants. Et puis, l'on parle d'une époque, d'une culture qui pourrait venir de Mars, tant le monde a changé depuis l'entre-deux-guerres.

L'homme que je connaissais me servait des œufs à la coque et patiemment me préparait des mouillettes, m'entourant de sa voix profonde, de son eau de cologne, et de son regard si doux. Il me faisait appeler ma grand-mère quand je tombais sur une reinette et riait fort de la taquiner, elle en avait une peur bleue de ces bestioles. Il me prenait par la main et me faisait faire le tour de la maison juste pour regarder l'oiseau ici, la fleur là. Il jouait patiemment aux puces et à pigeon vole les après-midi d'été sur la terrasse.

Il se levait la nuit, souvent. Je me souviens de conversations, je ne saurais dire comment elles commençaient, mais elles finissaient toujours par un sentiment d'incompréhension, de mystère ou d'effroi.